

L'AILE FROISSÉE
de la
LIBELLULE

CLÉO BALLATORE

L'AILE FROISSÉE
de la
LIBELLULE

L'AUTRICE

Après une carrière dans la banque comme analyste financier, **Cléo Ballatore** s'est lancée dans l'écriture, en privilégiant le roman féminin. Passionnée d'histoire et de voyages, elle habite Paris où elle aime profiter de la vie culturelle.

Son premier roman, *Ne jamais coucher avec son boss*, une comédie romantique, a été publié dans la collection les favoris Harlequin chez HarperCollins.

L'aile froissée de la libellule est son deuxième roman.

Le code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L.122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.425 et suivants du code pénal.

Copyright ©2023 Cléo Ballatore

Illustration couverture et maquette ©2LI (www.2li.fr)

À Guillaume

*Le printemps s'est enfui depuis longtemps déjà,
Craquent les feuilles mortes, brûlent les feux de bois,
A voir Paris si beau dans cette fin d'automne,
Soudain je m'alanguis, je rêve, je frissonne,
Je tangué, je chavire, et comme la rengaine,
Je vais, je viens, je vire, je me tourne, je me traîne,
Ton image me hante, je te parle tout bas,
Et j'ai le mal d'amour, et j'ai le mal de toi,*

*Dis, quand reviendras-tu,
Dis, au moins le sais-tu,
Que tout le temps qui passe,
Ne se rattrape guère,
Que tout le temps perdu,
Ne se rattrape plus,*

Barbara

PROLOGUE

La Tuilerie, été 2000

Je suis partie en pleine tempête. Les pins se déformaient. Leurs branches se tordaient furieuses et menaçantes. Les cailloux roulaient sous mes pieds, déchiraient la semelle de mes baskets de leurs pointes acérées. Une pluie cinglante s'abattait sur le chemin, criblait mon visage de coups d'épingle douloureux. Au milieu du sentier, je me retournai. Nanette était campée, raide et impérieuse, sur le seuil de la maison. Le vent avait arraché son écharpe. L'eau plaquait ses cheveux, ce qui lui faisait une toute petite tête. Mais, pour la première fois depuis que je la connaissais, elle ne se souciait pas de son apparence. Dans le fracas d'un coup de tonnerre, elle me cria quelque chose. Je ne l'entendis pas.

Le véhicule m'attendait au bout du sentier. La lumière du gyrophare balayait par intermittence les pins qui tanguaient et

la maison qui se découpait en ombre chinoise au sommet de la colline.

— Monte dans la voiture ! lança une voix bourrue.

Le tonnerre éclata à nouveau. Les éclairs zébrèrent le ciel. Une lumière crue éclaira une nappe rouge et or du côté de la pinède. Comme dans un film d'horreur, je vis les arbres centenaires s'embraser. Malgré la pluie, les flammes gagnaient en puissance. J'enfonçai les mains dans les poches de mon blouson. Dans celle de droite se nichait mon talisman, un scarabée en gypse que Nanette m'avait rapporté de son voyage en Égypte. Mais le sortilège n'opérait pas. La seule maison que j'ai jamais connue apparaissait fugacement, comme si elle voulait déjà m'effacer de ses souvenirs. Une fille se mit à hurler :

— Je ne veux pas partir.

Je compris que c'était moi qui avais crié ces mots. Comme un petit diable qui sort de sa boîte, Sixtine, ma cousine, surgit de nulle part et se planta devant moi. Les bras croisés, elle toisa ces hommes. Elle était bien décidée à les empêcher de m'emmener.

— Je ne veux pas que Mathilde aille avec vous !

Sixtine se serra contre moi. J'eus une conscience aiguë de son corps chaud collé contre mon blouson mouillé. Jamais, je ne m'étais sentie aussi proche de ma petite cousine.

— On ne lui fera aucun mal. Calme-toi ! dit l'un des hommes.

— Pourquoi voulez-vous l'emmener ? demanda-t-elle d'une voix tremblante, tout en lançant un regard effrayé vers le break d'un bleu si sombre qu'on le distinguait à peine dans l'obscurité.

Nanette descendait le sentier à son tour, la tête baissée, comme si elle avait peur de trébucher. Elle avait jeté sur ses épaules le vieil imperméable kaki du jardinier. Je compris qu'elle avait enfilé le premier vêtement qui lui était tombé sous la main. Nadine, la mère de Sixtine, la suivait. Ma mère

à moi était une nouvelle fois aux abonnées absentes. Les deux femmes s'approchèrent de nous. Au même moment, j'entendis un craquement terrible. Le grand pin, qui avait toujours gardé fièrement l'entrée du petit bois, s'abattit dans un déluge rougeoyant. Les arbres flambèrent comme des allumettes. D'un coup, le vent se leva. Il souleva des confettis noirs, rouges et or qui formèrent une nuée. Elle tournoya un moment, puis elle dévala les sentiers. Des scories charbonneuses se déposèrent sur ma basket. Pendant un instant, nous restâmes silencieuses. Une larme roula sur la joue de Nanette. Elle traça une ligne claire sur sa peau noircie par les résidus de l'incendie. J'avais envie de vomir. Mon cœur me remontait dans la gorge. J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir poser ma tête sur l'épaule de ma grand-mère, lui expliquer ce qu'il s'était passé.

— Ne peut-on pas attendre demain ? demanda-t-elle, de sa belle voix profonde, à l'homme qui se tenait à côté de moi. Vous pourriez revenir à la première heure.

Je retins mon souffle tandis que le gendarme transférait le poids de son corps d'un pied sur l'autre.

— Désolé, madame. Il faut qu'on y aille.

Un lourd silence succéda à ces sinistres paroles. Pourquoi Nanette n'insistait-elle pas ? Elle savait que j'aimais cette maison, que je serais malheureuse loin d'ici. J'aimais La Tuilerie autant qu'elle l'aimait. À quinze ans, je n'étais pas prête à quitter le seul foyer que j'ai jamais connu. Le regard de Nanette croisa le mien. La souffrance que j'avais lue sur ses traits quelques minutes plus tôt s'était évanouie pour laisser la place au visage résolu de la femme d'affaires.

— Mathilde, il faut que tu suives ces messieurs, dit-elle.

— Nanette... dit Sixtine d'une voix tremblante.

— Personne ne fera de mal à Mathilde. Je te le promets. Elle reviendra vite.

Elle mentait. Ces hommes allaient me faire du mal. Un sanglot me remonta dans la gorge, mais j'étais trop fière pour pleurer devant tout le monde. Je saisis les épaules de Sixtine et, d'une bourrade, la poussai vers sa mère. Nadine la pressa contre elle. Nanette fit un pas vers moi. D'un geste violent, je rejetai la main qu'elle me tendait. Je n'entendais plus rien ni les protestations de Sixtine ni les craquements des pins. La portière du véhicule était ouverte. Je me glissai sur la banquette, posai le front contre la vitre et fermai les yeux. La voiture démarra. Quand elle franchit la grille qui gardait la propriété, n'y tenant plus, je me retournai. À travers le pare-brise arrière fouetté par la pluie, je jetai un dernier regard à la maison. Les larmes roulaient sur mes joues.

— Je ne reviendrai pas, Nanette, chuchotai-je. Jamais.

CHAPITRE 1

Paris, avril 2018

— Je ne reconnais pas l'ADN de Suzie dans ce produit.
Le verdict tombe des lèvres minces de Grégory Gastel, mon chef. Je viens de présenter une nouvelle gamme de crèmes bio pour les mains. Suzie est le nom du laboratoire pour lequel je travaille.

— Bien sûr que si, dis-je. Suzie s'adresse à des femmes connectées, bien au fait des causes environnementales.

— Les clientes qui achètent nos crèmes aiment les couleurs flashy, le doré et l'odeur du musc. Je ne vois rien dans votre projet qui respecte ces codes. C'est blanc, ça sent le propre, c'est triste. Et utiliser ce carton recyclé comme emballage, ça fait cheap.

— Ça fait authentique. C'est la définition du bio. La liste des produits est limitée.

— Nos concurrents ont lancé des gammes pétillantes, comme cette crème pour les mains à l'abricot.

— Elle ne contient que 15 % d'ingrédients issus de l'agriculture biologique. Ce n'est pas du bio.

— C'est pourtant ce qui est écrit.

— Les grandes surfaces sont malhonnêtes.

— Mathilde, vous vous égarez.

Grégory Gastel se cale dans son fauteuil, joint ses mains comme s'il allait prier, pose son menton sur le bout de ses doigts. Je sens que je vais avoir droit à une leçon. Comme si je ne connaissais pas mon métier ! Mes collègues assis autour de la table de réunion se gardent bien de croiser mon regard. Je n'aperçois que leurs têtes courbées sur le document PowerPoint posé devant eux. Un patchwork de chevelures qui rassemble le blond doré et le gris fer.

— Vous voulez faire table rase du passé, Mathilde, oublier qui nous sommes et comment notre groupe en est arrivé là. Suzie accompagne les femmes issues de milieux populaires depuis soixante ans. Notre clientèle, c'est la ménagère de moins de cinquante ans. Notre consommatrice évolue, à son rythme. Nous devons la guider et non pas la déstabiliser. J'aurais cru qu'une jeune femme apparentée à Nanette Valentini aurait cet instinct du produit, connaîtrait la valeur d'un héritage au sein d'une marque presque centenaire.

En entendant le nom de Valentini, ma mâchoire se contracte. Que vient faire ma grand-mère dans cette réunion ? Je me force à rejoindre calmement ma chaise, à m'asseoir, à poser mes bras sur la table, et à regarder mon chef dans les yeux. Il fait partie de ces cadres sortis d'une école de marketing, qui ne savent que recycler à longueur de journée des formules éculées. Il porte l'uniforme de l'entreprise : un costume bleu marine, une chemise

blanche à col ouvert et pas de cravate, soi-disant pour sauver la planète alors que la climatisation est réglée au maximum.

— La cause de l'environnement rebat les cartes, dis-je. Les modes de consommation doivent changer et non pas juste évoluer. Sinon, nous sommes foutus.

— Vous nous proposez de nous saborder ?

Il ricane maintenant. Mes collègues esquissent des sourires ironiques.

— Bien sûr que non...

— Bien sûr que si ! Je n'ai pas le pouvoir de sauver tout seul la planète ni vous ni notre bonne vieille Suzie. Votre projet est refusé. Alignez-vous sur la composition de la crème à l'abricot ! C'est ça que je veux. Projet suivant !

Dans le couloir, je ravale ma colère. Une fois arrivée dans mon bureau, je balance mon ordinateur portable et mon smartphone sur la table. Je me suis tellement mordu la lèvre pour ne pas dire ce que j'avais sur le cœur que j'ai un goût de sang dans la bouche. Une crème banale, enrobée d'une mince couche de vert, estampillée bio et le tour est joué ! Voilà ce que veut ce gros naze ! C'est un de ces cadres sans vision et sans ambition dont l'entreprise regorge. Toute la direction est bâtie sur ce modèle. Je le sais. Alors, pourquoi m'énerver ? Ce n'est pas la première fois que je dois développer un produit sans âme, une pâle copie d'un succès d'un de nos concurrents. C'est l'allusion aux Valentini qui m'a mise hors de moi. J'ai beau utiliser le nom de famille de mon mari, me faire appeler Madame Mathilde Canet, tout le monde sait que Nanette est ma grand-mère. Sauf que Nanette n'aurait jamais lancé un produit vide de sens. Chaque gamme était construite autour de l'innovation en matière de soins de la peau ou du cheveu. Voilà ce que serait l'héritage Valentini si je voulais le revendiquer. Pourquoi ne pas

chercher un autre job ? Avec mon C.V. d'ingénieur agronome et mon expérience chez Suzie, je pourrais trouver mieux. J'en suis là de mes réflexions quand la sonnerie de mon smartphone retentit. C'est Michèle, ma mère. Elle a essayé de me joindre au moins dix fois depuis ce matin. Je repousse toujours le moment de la prendre au téléphone. Son babil décousu m'épuise. Je pose le doigt pour prendre l'appel. Puis je change d'avis. Je n'ai pas envie d'entendre des nouvelles de La Tuilerie aujourd'hui. Quelques minutes plus tard, mon smartphone vibre à nouveau. Cette fois-ci, c'est Mathieu, mon mari.

— Mathilde, tu es en route ?

Je regarde ma montre. Il est 11 h 30.

— Je sors de l'immeuble, dis-je, tout en fourrant ma tablette dans mon cabas et en me précipitant vers les ascenseurs.

— Nous avons rendez-vous à midi. Soit ponctuelle. Nous avons nos chances. Je l'ai senti au téléphone. Notre projet les intéresse. Je t'attendrai à l'intérieur.

— Ça marche, Mathieu. J'arrive.

Une fois dehors, je cours vers la station de métro. De Nation à Auber, il n'y a heureusement que trois arrêts en prenant le RER. Je serai un peu en retard. Tant pis pour le banquier qui va nous recevoir. Mathieu sera furieux. Il travaille sur ce projet depuis des mois. Il souhaite lancer un fonds d'investissement spécialisé sur les valeurs dites vertes. Nous voulons obtenir un financement. Mathieu démissionnerait de son poste actuel de conseiller commercial dans une compagnie d'assurances. De mon côté, je resterais salariée. J'épaulerais mon mari. Je lui donnerais un coup de main pour sélectionner les valeurs. Ce projet ne nécessite pas de gros capitaux, mais il est difficile quand on est un jeune créateur de décrocher des prêts bancaires. Je n'ai que quelques minutes de retard quand j'entre dans le

bureau d'un jeune loup aux dents longues, arborant un costume bleu marine à rayures et une paire des lunettes à la monture en écaille. Il me salue froidement pendant que je m'assois à côté de Mathieu.

— L'écologie est le grand sujet de notre génération, dit mon mari. Les clients veulent du rendement, mais plus à n'importe quel prix. Investir uniquement sur des sociétés qui respectent l'environnement, c'est l'avenir. Mon projet est centré sur ces concepts.

Mathieu aurait pu dire « notre projet ». Je suis froissée. Pendant qu'il parle, je note l'utilisation continue de pronoms à la première personne : « mon équipe, mes bureaux, mes clients... »

— Il y existe déjà beaucoup de fonds « green », dit le banquier. Toutes les grandes sociétés de gestion ont des produits qui répondent à ces exigences. Comment allez-vous vous différencier ?

— Moi, je sais travailler. Et je peux vous dire que ce n'est pas le cas de ces gros machins.

Je trouve cet argument un peu court. Le banquier semble partager mon sentiment, car il observe Mathieu d'un air dubitatif.

— Ils drainent des milliards via les fonds de pension, dit-il. Comment allez-vous convaincre ces grands clients de rejoindre une petite entité dotée d'un capital d'à peine 50 000 euros ?

Je tourne la tête vers Mathieu. C'est une bonne question que nous pose ce monsieur. Je suis curieuse d'entendre les arguments de mon mari. Il me parle depuis des mois de sa vision de la gestion d'actifs. Il est persuadé qu'il se fera aisément une place dans ce secteur au vu de la médiocrité des performances de nombreux acteurs. Je ne suis pas familiarisée avec ce milieu. Je fais confiance à mon mari. Mais, devant son silence

qui s'éternise, je réalise que Mathieu n'a pas d'arguments. Le banquier nous scrute. Nous ne faisons pas une forte impression. Je rougis devant notre tandem de pieds nickelés. J'ai accepté l'idée, rêvé les yeux ouverts : Mathieu à l'investissement, et moi à la sélection des valeurs. Mais qui voudrait confier des millions d'euros à des inconnus ? L'image de Nanette jaillit devant mes yeux comme un diable qui sortirait de sa boîte. *Ton Mathieu, il n'a pas l'œil américain*, aurait-elle dit de sa voix moqueuse. Mathieu prend enfin la parole.

— Plusieurs clients sont prêts à me faire confiance.

Il cite des noms.

— Je les connais, dit le banquier. Ils gèrent quelques centaines de milliers d'euros. Ce ne sera pas suffisant, même pour démarrer.

Le silence s'installe. C'est un silence inconfortable. En tout cas, il me met mal à l'aise. Ce banquier ne nous prêterait pas un sou. Je regarde Mathieu. Il est muet. Ses mâchoires sont crispées ce qui fait ressortir son menton anguleux. Le choc est rude. Nous étions si confiants.

— Il y a malgré tout une possibilité, reprend monsieur frigidaire.

Nous levons la tête en même temps.

— Oui ? demande Mathieu.

— Madame, vous détenez des actions de la société Valentine, n'est-ce pas ? Cette société fondée par votre grand-mère, il y a quelques décennies.

— En effet.

— Si vous les apportiez en nantissement, je pourrais vous accorder le prêt.

Mathieu se redresse sur sa chaise, les yeux brillants.

— Eh bien, voilà la solution ! Mathilde, tu peux gager tes titres, n'est-ce pas ?

Je peux. Ils m'appartiennent. Se libérer du passé est justement ce que préconisait la psychiatre qui m'a suivie pendant trois ans. La thérapie m'est offerte sur un plateau. Acheter mon avenir en bradant mon passé. Si j'accepte de gager les actions de Valentine, notre projet sera financé. Nous pourrons démarrer sur un grand pied : louer des bureaux, embaucher. Mathieu sera heureux. C'est un point important. Ce projet a vocation à sauver notre couple, à lui donner une seconde chance après la crise qui nous a secoués l'hiver dernier. Quant à ma fille, Rose, je lui construirai un avenir radieux, loin de l'ombre menaçante de Valentine, qui dévore ses enfants telle une mante religieuse. J'ouvre la bouche pour donner mon accord. Le banquier me dévisage avec une telle intensité que les mots se bloquent dans ma gorge. Tout à l'heure, il trouvait notre projet mal ficelé, et, soudain, il est d'accord pour nous prêter cet argent. Pourquoi ?

— Je vous remercie, dis-je, mais je dois réfléchir.

Sans regarder Mathieu, je me lève, serre la main de monsieur frigidaire, et sort du bureau. À peine ai-je posé un pied sur le trottoir que Mathieu explose.

— Tu peux m'expliquer ?

— Nous ne sommes pas prêts. Nous devons améliorer ce projet pour qu'il soit viable.

— Il l'est. Je te signale que je le fignole depuis des mois.

— Ce n'est apparemment pas l'avis du banquier.

— Ils racontent toujours ça pour facturer plus d'agios. Mathilde, il faut que tu gages tes actions.

Je secoue la tête.

— Je ne te comprends pas, dit-il. Tu détestes ta grand-mère, tu détestes Valentine. Tu dis qu'elle a brisé votre famille. Tu pourrais faire un effort pour une fois !

C'est tellement injuste que je hausse le ton à mon tour.

— C'est toi qui me dis que je dois faire des efforts ? C'est la meilleure ! Après ce qui est arrivé !

Des passants se retournent sur notre couple. Mathieu prend son air de chien battu. Je culpabilise d'avoir remis cette affaire sur le tapis alors que nous sommes dans la rue.

— Ça va, dit Mathieu. Pas la peine de faire ta poissonnière !

Je dois rougir et pâlir à la fois. Je déteste les conflits.

— Laisse-moi y réfléchir, Mathieu, dis-je d'un ton radouci. Ne restons pas là. J'ai besoin de faire le point et, toi, tu dois travailler sur ce que tu appelles « ton » projet.

Nous nous quittons mécontents l'un de l'autre. Une boule s'est formée dans mon estomac, un poids sur ma poitrine m'empêche de respirer. J'ai l'impression que notre mariage agonise. La psy disait que je n'avais pas fait le deuil des relations familiales. J'ai le syndrome de Peter Pan et celui de Oui-Oui. Je ne veux pas grandir et je rêve d'un pays merveilleux où tout le monde s'aimerait. Les cicatrices de l'enfance et les problèmes non résolus fragilisent les adultes, les retiennent dans les limbes du passé, les empêchent d'avancer. Mais la psy avait tort. J'ai su compartimenter les différentes parties de ma vie et cacher les blessures enfouies au plus profond de moi. Nous sommes douées, nous les femmes Valentini, pour garder nos secrets.

Lors de mes séances avec la psy, parmi les questions qu'elle me posait, celle que j'appréhendais le plus était :

— Parlez-moi un peu de La Tuilerie.

— C'est un village de moins de dix mille habitants. Tout le monde se connaît.

Quand j'en parlais, je savais que mes yeux s'adoucissaient, que mes traits s'illuminaient.

— Vous aimiez cet endroit ?

Là, je restais sur mes gardes. Car je me doutais qu'elle irait plus loin et qu'elle voudrait comprendre ce qu'il s'était passé, ce qui avait provoqué cette fracture dans la famille, pourquoi je refusais tout contact avec Nanette et pourquoi je n'étais jamais retournée à La Tuilerie.

Vendre les actions de Valentine me répugne, les gager aussi. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être un lien ténu avec le passé ? Pourtant cet héritage me pèse, empoisonne ma vie. La nuit, je rêve de m'en débarrasser, mais, aux premières lueurs du jour, ces songes creux crèvent comme des ballons.

Quand j'arrive à Montreuil, la nuit tombe. Du métro jusqu'à chez moi, il y a dix minutes de marche. J'apprécie cette balade dans cette fin d'après-midi glacée du mois d'avril. J'emprunte une rue qui ressemble à un petit coin de New York avec ces anciennes fabriques en briques rouges reconverties en immeubles de bureaux et ces bistrots aux devantures colorées. La ville a un côté vintage. C'est une ambiance différente de celle des boulevards parisiens avec leur camaïeu de gris. Les fenêtres de notre appartement sont éclairées. Dès que je les aperçois, la chaleur envahit mon corps. C'est d'un air joyeux que je pousse la porte. Des petits pieds courent sur le plancher. J'ouvre les bras et serre contre mon cœur le grand amour de ma vie. Rose, ma fille de sept ans, se blottit contre moi, l'air ensommeillé. Je frotte ma joue contre le tissu si doux de son doudou, un lutin bleu et blanc. À son contact, ce mal-être qui m'opprime disparaît, ce

sentiment de solitude qui me ronge s'évanouit. Ma fille est belle, soignée et joyeuse. Tout ce que je n'étais pas à son âge. À sa naissance, je lui ai fait un serment. Je te promets que Valentine ne te fera jamais de mal. Ce soir, je la serre trop fort contre moi. Rose couine, puis se dégage brusquement pour retourner dans sa chambre en courant. J'en profite pour prendre congé de la dame qui s'en occupe après l'école tout en m'informant des menus détails de sa journée.

Dès que Rose est endormie, j'ouvre une bouteille de vin blanc. Ce soir, j'ai besoin de boire un verre. Le miroir me renvoie l'image d'une jeune femme aux traits tirés. Mes épais cheveux châains sont desséchés et mes yeux noirs sont cernés. Mathieu n'est toujours pas rentré. Il doit être fâché. À moins que sa collègue de travail préférée ne le console, comme elle a su si bien le faire pendant plusieurs mois. Le creux dans mon estomac se reforme. On dit qu'il faut savoir pardonner, mais moi, je ne sais pas. Je ne ressens que de la colère et du chagrin. Je suis amère et terriblement blessée d'avoir été trahie. Rose est le fil ténu qui nous lie encore. Car Mathieu est un père aimant et attentionné. Il réussit même à être drôle avec sa fille, lui qui a si peu d'humour.

Mon verre de vin blanc à la main, je vais sur mon balcon. J'enfonce mes doigts dans la terre meuble des pots d'herbes aromatiques accrochés à la rambarde. Elle est encore humide. Mes plantes n'ont pas besoin d'être arrosées. Je me contente d'enlever quelques feuilles mortes. Ce bref contact avec la nature m'apaise. Je reste une fille de la terre. Je jette un coup d'œil mélancolique à la cage à oiseaux qui est vide depuis que le moineau à la patte cassée, que j'avais recueilli dans la rue, s'est envolé, une fois guéri. Avec Rose, nous l'avons nourri avec des miettes de pain, des graines et de l'eau. Il sautillait sur une patte

dans sa cage. Il cherchait une issue en se cognant la tête contre les barreaux. Les êtres blessés m'émeuvent profondément. Mathieu dit que, si on me laissait faire, je recueillerais tous les chiens perdus sans collier du quartier. Je me console en me disant que mon moineau doit être heureux d'avoir retrouvé sa liberté.

Je m'installe sur le canapé et allume la télévision. Je regarde les actualités tout en sirotant mon verre de chardonnay. Des intempéries, une star qui divorce, Notre-Dame-des-Landes évacuée après que le gouvernement ait décidé d'abandonner le projet du troisième aéroport, les préparatifs en Grande-Bretagne pour le mariage du Prince Harry et de Meghan Markle. L'information tombe en bas de l'écran, dans le bandeau qui fait défiler les nouvelles. Au début, je la survole sans comprendre. Puis la journaliste lit le communiqué. « La célèbre créatrice de l'entreprise de produits de beauté Valentine est décédée dans l'après-midi. Nanette Valentini s'est éteinte paisiblement entourée de sa famille. Nanette Valentini... » La Tuilerie est filmée de loin. La maison dressée en haut de la colline, je la reconnais immédiatement. Je me penche vers l'écran, découvre les immeubles de bureaux de Valentine à la façade patinée, le grand alambic qui garde l'entrée. Tous ces détails sont gravés dans ma mémoire. Rien ne semble avoir changé. Les couleurs sont plus intenses peut-être, le portail plus massif. Le téléphone sonne. C'est ma mère. Cette fois, je décroche.

— Mathilde, j'ai essayé de te joindre toute la journée. Je t'ai laissé des messages. Tu les as écoutés ?

— Non, dis-je. Mais je sais que Nanette est morte.

— Elle voulait te voir. Elle a demandé après toi. Jusqu'au bout, elle t'a attendue.

— Je ne suis pas venue. À mon oreille, ma voix claque aussi sèche et dure qu'un coup de fouet. A-t-elle souffert ?

— Sur la fin. Les trois derniers jours, ils ont dû augmenter les doses de morphine. Ta tante est effondrée. Elle t'en veut.

— Parce que je ne suis pas descendue ?

— Nanette voulait te voir.

Un chagrin profond me traverse. Les larmes me montent aux yeux. Je raccroche. Je devrais être soulagée pourtant. Ce lien, qui me rattachait si fortement à Valentine, vient de se rompre. Je suis libre, libre de vendre mes actions, libre d'imaginer ma nouvelle vie, libre de me réinventer. Alors pourquoi je sanglote comme une enfant en murmurant :

— Nanette ! Oh, Nanette !

CHAPITRE 2

La Tuilerie, samedi 5 mai 2018

O n revient toujours sur les lieux où l'on a vécu. Cet adage se révèle vrai pour moi aujourd'hui puisque je roule au volant d'une Peugeot 3008 sur une route que je n'ai pas oubliée. Je me suis installée d'office sur le siège du conducteur, moi qui n'aime pas conduire. Être active me permet de chasser ces émotions qui remontent à la surface et menacent de me submerger. Il y a un mois de cela, je n'ai fait qu'un bref aller-retour dans la journée pour assister aux funérailles de Nanette. J'ai retrouvé la famille au cimetière. Je n'ai pas voulu visiter la propriété. Je n'étais pas prête. Aujourd'hui, je suis remplie de crainte, mais aussi curieusement exaltée. Ce cocktail étonnant me laisse tour à tour glacée et brûlante. Mathieu, assis à côté de moi, profite du paysage alors que Rose ne lève pas la tête de sa tablette.

— Quelle idée, marmonne Mathieu, d'organiser ce genre de pique-nique ! On se croirait dans un mauvais remake de *Downton Abbey* avec les maîtres et les serviteurs.

— C'est une tradition, dis-je. Chaque année, avant l'assemblée générale des actionnaires, les Valentini invitent les villageois à une kermesse dans le parc de la propriété. Chacun apporte son pique-nique. Il y a des attractions rigolotes, comme le tir à la carabine, la pêche à la ligne, une tombola. L'ambiance est bon enfant, sans chichis. Rien à voir avec les aristos anglais.

— Tu m'as dit qu'on appelait La Tuilerie, le château.

— Pour la différencier du village, comme la propriété porte le même nom... Écoute, dis-je devant la mine renfrognée de Mathieu, nous sommes là juste pour quelques jours. Nadine a demandé, je devrais dire exiger — je grimace en me souvenant du ton sec dont à user ma tante au téléphone — que j'assiste au pique-nique et à l'assemblée générale. Je ne pouvais pas refuser. Après la lecture du testament, nous serons enfin libres.

Au mot de liberté, le poids qui pèse sur mon estomac s'allège. Une fois entrée en possession de mon héritage, je pourrai aller de l'avant, investir dans cette société de gestion à laquelle Mathieu tient tant et oublier Valentine. Et tant pis pour la crise familiale que je vais provoquer. Car je sais que ma volonté de vendre ma part va générer incompréhension, chagrin et condamnation. Une sensation de culpabilité familière m'envahit. Je serre si fort le volant que mes jointures blanchissent.

— Il fait chaud, gémit Rose.

— Pourquoi ne mets-tu pas la clim ? bougonne Mathieu.

— Je n'aime pas l'air glacé. Tu le sais. Je vais ouvrir la fenêtre, Rosinette. Ne pleure pas.

J'appuie sur le bouton, la vitre glisse. Une brise parfumée caresse mon visage. Elle charrie les parfums sauvages qui

embaument les collines. Les bouffées aromatiques de romarin et de marjolaine me prennent par surprise. Soudain, je suis transportée dans le temps. Le jour où j'ai vu La Tuilerie et ses paysages pour la première fois, j'avais l'âge de Rose. Comme hier, notre voiture emprunte une route ombragée de platanes. La lumière transparente éclabousse les champs de blé et les vergers d'abricotiers. Au loin, on aperçoit des arpents de vigne qui mouchètent de vert tendre ce paysage de garrigue et de murets de pierres. Cette brise tiède annonce déjà l'arrivée de l'été et sa chaleur accablante.

Une fois sur le plateau, la voiture emprunte une route étroite qui serpente dans la colline. La joie m'envahit à la vue de ce paysage dépouillé, austère et silencieux, traversé de loin en loin par un troupeau de moutons ou un vol d'hirondelles. Rien n'a changé depuis mon départ, comme si le temps avait été suspendu. J'aperçois le patchwork que forment les toits des maisons du village de La Tuilerie. La descente est abrupte. Sur l'étroite route, deux véhicules se croisent difficilement. Je décélère. À l'intersection, je prends à gauche. Un chemin de terre caillouteux s'enfonce dans une forêt de pins et de chênes pendant un kilomètre, puis le paysage s'éclaircit. À la vue de la solide grille qui garde l'entrée de la propriété, je ralentis. Un poids oppresse ma poitrine. C'est comme si l'on m'écrasait le thorax pour m'empêcher de respirer. J'ai souvent été tentée de rechercher mon ancienne maison sur internet. À chaque fois, j'ai rabattu l'écran de mon ordinateur portable juste avant que les images apparaissent. Je n'étais pas prête à revenir ici, même en pensée.

À la vue du grand pin centenaire qui marque l'entrée de la propriété, mes pieds s'emmêlent sur les pédales. Je cale. Mathieu me lance un regard surpris. Je reste figée sur mon

siège, les yeux rivés sur le panneau de couleur terracotta qui se balance doucement. Le nom de Valentine, calligraphiée en lettres anglaises dorées, chatoie sous les rayons de soleil, comme une gemme précieuse.

Un jour, un garçon de ma classe m'avait lancé :

— On dirait que vous vous cachez dans vos collines.

— Pourquoi se cacherait-on ? avais-je dit.

— Vous avez peut-être des secrets.

— Pourquoi a-t-il dit ça ? avais-je demandé à Nanette.

— Par jalousie. Qui ne voudrait pas vivre ici ?

— Mais pourquoi dit-il qu'on se cache ?

Elle avait fait la sourde oreille.

Plus tard, j'ai compris que La Tuilerie recelait un caractère magique et mystérieux. Aujourd'hui, je me trouve de l'autre côté du miroir, et je sais ce qu'il s'y cache. C'est la première fois que je vais revoir la maison depuis cette terrible nuit. Celle de mon départ. Je ferme les yeux. Tout me paraît irréel. Les questions se bousculent dans ma tête. Et si la propriété avait changé ? Si La Tuilerie n'était plus la même ? Si personne ne me reconnaissait ? Un courant glacé me traverse. Je comprends à quel point ce retour va être douloureux.

CHAPITRE 3

A peine me suis-je extirpée de la voiture, qu'une femme me saute dessus et me serre dans ses bras.
— Ma chérie, ma toute petite..., balbutie-t-elle.

J'ai trente-trois ans, et je suis plus grande que ma mère. Michèle est débordée par l'émotion. Comme toujours. Sa courbe émotionnelle est corrélée à celle des montagnes russes. Elle scrute mon visage, comme si elle y cherchait une ressemblance. Elle le fait toujours. Serait-ce l'image de mon père ? Je ne sais pas, car je ne sais pas qui il est. Puis Michèle enchaîne très vite, d'une traite, dans le désordre :

— Nadine t'en veut terriblement. Je t'ai défendue. Ne t'inquiète pas.

J'ai l'impression d'avoir à nouveau cinq ans et d'avoir fait une bêtise. La mine de ma mère est radieuse, comme si elle avait enfin remporté une victoire sur son tyran de sœur. Elle écarte une mèche de ses magnifiques cheveux auburn, qu'elle glisse derrière son oreille. Michèle est belle. L'ovale de son visage est à

peine empâté et ses yeux en amande ont gardé leur jolie couleur caramel. Elle dégage un charme indéfinissable, un mélange de grâce, de fragilité, pimenté d'un grain de folie qui fait tourner les têtes. Quand elle reprend son souffle, je sens son haleine mentholée. Elle doit essayer d'arrêter de fumer, une nouvelle fois.

— C'est normal que je te soutienne, tu es ma fille...

Elle peut répéter en boucle dix fois la même chose. Je la connais. Je ne l'écoute déjà plus. Depuis quand se préoccupe-t-elle de moi? Heureusement, Sixtine me tire de cette scène larmoyante. Ma petite cousine, plus grande que moi de dix centimètres, me saute dessus.

— Mat ! hurle-t-elle.

Elle bouscule ma mère. Michèle s'écarte de moi à regret. Puis elle se tourne vers Mathieu et se penche vers Rose. Elle semble ravie de voir sa petite fille. Qui sait, Michèle fera peut-être une grand-mère passable ?

— Tu la surveilles, dis-je à Mathieu.

Je n'ai pas une grande confiance en Michèle dans son nouveau rôle. Bras dessus, bras dessous, nous nous dirigeons vers la kermesse avec Sixtine. Le sentier, qui part du parking, conduit à un terrain plat, envahi par une foule joyeuse. On entend le tir sec des carabines à plomb, des cris de joie ou de déception. Des grappes de ballons aux couleurs pimpantes flottent sur les stands. Les manèges de chevaux de bois tournent au son de *Dancing Queen* d'ABBA. Barbes à papa, pommes d'amour et crêpes au Nutella emplissent l'air d'une odeur sucrée et poisseuse.

Il me semble que c'était hier que nous courrions dans les allées, un chichi à la main, essuyant nos doigts grasseyeux sur nos robes neuves. Nous ne voulions rater aucune des attractions. Je

me rappelle ces moments où Sixtine sortait un papier froissé du fond de sa poche. Elle avait organisé notre parcours. Dans son esprit, nous devions respecter scrupuleusement son plan. Au début, je la suivais, puis, tout d'un coup, je tournais dans une allée.

— Viens par là !

— Mat, c'est pas sur ma liste.

Son petit front plissé était comique à voir.

— Je sais, mais ça me plaît. Viens !

L'émotion m'étreint. L'air tiède caresse mon visage. Je ferme les yeux. Sixtine me tire par le bras et me fait revenir au présent.

— Ça va choupinette ? lui dis-je, en lui enlaçant la taille.

Elle me lance un regard sombre à travers ses longs cils noirs. C'est sa prunelle espagnole, celles qu'échangent le toréador et le taureau avant le combat. Sixtine occupe un poste important dans le secteur de la finance dans une banque d'affaires londonienne. Dans ce milieu masculin, où les golden boys s'affrontent comme des gladiateurs dans une arène, personne ne doit oser l'interpeller avec un surnom aussi grotesque. J'aime bien la faire sortir de ses gonds. À mon grand étonnement, Sixtine ne me rembarre pas.

— T'es chiante, dit-elle.

— C'est curieux, mais, depuis que tu es tombée malade, je te trouve plus humaine.

— C'est provisoire. Ma grippe m'a laissé des séquelles. Mais je suis sur la bonne voie. La semaine dernière, j'ai fait pleurer une stagiaire.

— Et côté cœur ? Comment ça se passe ?

— Côté cul, tu veux dire ? Bien.

Sixtine semble avoir une vie sexuelle agitée. Des bribes de conversations m'ont fait comprendre qu'entre deux défis sportifs et son boulot dans la finance, elle se détendait en écumant les bars pour célibataires. Ma petite cousine ne manque pas de charme dans son genre « garçon manqué ». Ses mèches brunes forment un joli casque sur sa tête. Ses traits sont peut-être trop accusés, son nez en bec d'aigle un peu trop saillant, mais ses yeux de jais et son sourire ironique lui donnent beaucoup d'attrait. Toutefois, elle entretient un savant mystère sur cette partie de sa vie.

— Au fait, je suis venue accompagnée, dit-elle.

— C'est sérieux ?

— C'est pour que maman me fiche la paix.

Nadine, la mère de Sixtine, se désespère de voir ses enfants toujours célibataires.

— Elle ne me lâche pas, poursuit ma cousine. À chaque coup de fil, j'ai droit à : tu as déjà trente ans, moi à ton âge...Je n'en peux plus. Quand je lui ai présenté Anthony, elle est devenue toute douce. Un vrai pot de miel. Je la laisse bâtir ses châteaux en Espagne de future grand-mère. Dans quelque temps, je lui dirai que ça n'a pas collé entre nous.

— C'est peut-être le bon ?

Sixtine secoue la tête d'un air têtue. Je creuserais bien ce point, mais Nono, son frère, surgit devant nous.

— Voilà ma cousine préférée, dit-il en riant.

Nono me soulève et me fait tourner. Mon cousin est brun, charmant et toujours gai. Il est l'actuel PDG de Valentine. C'est le premier homme à diriger cette société de cosmétiques, célèbre pour son huile solaire et sa créatrice légendaire. Nono travaille en tandem avec sa mère. Tout en bavardant, nous nous dirigeons, tous les trois, vers les barrières blanches qui délimitent l'espace

entre la foule et les invités prestigieux. J'aperçois une tente rayée beige et or, qui abrite des tables rondes luxueusement décorées. Pile au centre, Nadine trône, entourée de sa cour. Nanette aurait détesté ces aménagements. Ma grand-mère se mêlait aux villageois, faisait rire aussi bien les enfants que les grincheux. Elle s'attardait devant chaque attraction avec un mot gentil pour tout le monde. Ma tante me scrute de son regard sans indulgence. Elle attend que j'aille vers elle.

— Ah ! Voilà Mathilde ! dit-elle.

Pas un muscle de son visage ne se détend en prononçant mon prénom. La modulation de sa voix sent la remontrance à plein nez. Je me penche pour l'embrasser. La dame de fer a la joue sèche, une chevelure brune et épaisse, comme toutes les femmes Valentini, adoucie par quelques mèches claires et des diamants aux oreilles. Nadine est chic, dans le genre « jolie madame ». Elle porte aujourd'hui une robe en crêpe saumon, rehaussée par une accumulation de bijoux en or, ce qui accentue son côté un peu raide.

— Bonjour, Nadine, dis-je.

Je me creuse la tête pour ajouter quelque chose.

— Quelle belle kermesse ! dis-je, enfin.

— C'est une réussite, répond-elle.

Elle a toujours aimé s'envoyer des fleurs.

— Mais c'est aussi beaucoup de travail. Quel dommage que tu sois trop occupée pour nous donner un coup de main !

Et vlan ! Prends-toi ça dans le nez ! Nadine est douée à ce petit jeu. Comme au billard, elle frappe une boule blanche de sa bille rouge pour faire tomber l'autre. Elle me reproche, en réalité, de ne pas avoir assisté aux derniers instants de Nanette. Je botte en touche.

— Avec les enfants et le boulot, ce n'est pas facile. Tu sais ce que c'est. Tu as toi-même été confrontée à ces journées qui n'en finissent pas.

Je rajoute pour moi-même :

Et tu t'en es pas très bien tirée si j'écoute Nono et Sixtine. Comme toutes les femmes Valentini, tu n'étais jamais là, trop occupée à jouer au PDG.

Nous échangeons quelques banalités, puis, d'un signe de tête, elle me congédie. Soulagée, je m'éloigne de Sa Majesté. À mon dos crispé, je réalise à quel point je redoute toujours autant ces échanges avec ma tante. Elle n'a jamais débordé d'affection envers moi. Nous nous voyons peu et, uniquement, en présence de mes cousins lors de ses brefs passages à Paris. J'angoisse déjà à l'idée de lui annoncer que je souhaite vendre mes actions et me retirer de Valentine. Sixtine n'est pas au courant de mes projets. Je ne veux pas la mettre en porte à faux avec sa mère. Je crains peut-être aussi de lire de la désapprobation dans son regard. Bien qu'elle vive et travaille à Londres, elle reste attachée à Valentine.

Plongée dans mes pensées, je sursaute quand Sixtine se met à hurler. Décidément, c'est devenu une habitude chez elle.

— Anthony ! Viens ! Je vais te présenter ma cousine.

Un homme se dirige vers nous. Je plisse les yeux.

Pas mal, pas mal du tout. Trente-cinq ans environ, l'air vif, l'allure sportive, des cheveux noirs et drus, coupés court et des lunettes de soleil.

— Mathilde, Anthony, dit Sixtine.

Il repousse ses lunettes sur son crâne. Je suis frappée par la couleur de ses yeux, celle de la grotte bleue à Capri. Il me lance un sourire éblouissant. Troublée, je me tourne vite vers Sixtine.

— Quand êtes-vous arrivés ? dis-je.

— Il y a deux jours, dit-elle. Nous sommes venus directement de Londres.

— Vous travaillez vous aussi dans la finance, Anthony ? dis-je en m'efforçant de le regarder comme une femme mariée et mère de famille est censée le faire.

— Anthony est actuellement entre deux jobs, répond ma cousine à sa place. Du coup, il a du temps libre. Et notre monde peuplé de femmes ne lui fait pas peur.

— En vrai, c'est un fantasme que Sixtine me permet d'assouvir. Votre propriété est magnifique, dit Anthony en embrassant le paysage d'un grand geste de la main.

— Ah, le matriarcat chez les Valentini ! reprend Sixtine. On pourrait écrire un bouquin sur ce sujet. Depuis Nanette, les hommes sont de passage dans nos vies. Ils nous font un enfant ou deux et continuent leur route. Ils ne s'arrêtent jamais très longtemps. Bref, nous avons un karma à assumer. Un truc lourd comme un boulet nous plombe. Mais Mathilde est en voie de rompre la malédiction. Depuis combien de temps es-tu mariée déjà ?

— Huit ans.

— Tu as presque battu le record de Nanette. Bon, j'ai promis à Anthony de me mesurer avec lui au tir à la carabine. Il est très sportif. Il a participé à des expéditions au pôle Nord. J'ai enfin trouvé quelqu'un qui aime faire du jogging au petit matin.

— C'est une acharnée, dit-il. Elle a essayé de me semer dans les collines.

— Je voulais vérifier que tu ne t'étais pas vanté.

Je les regarde s'envoyer des vannes. Ils ont l'air de bien s'entendre. Anthony a le teint hâlé d'une personne qui passe beaucoup de temps au grand air. Il émane de lui une assurance tranquille. Ses mâchoires carrées lui donnent un air d'autorité,

adouci par un sourire malicieux. Je me surprends à envier ma cousine. Je hausse les épaules. Sixtine a dit vrai. J'ai rompu la malédiction. Rose a un papa qui lui raconte une histoire chaque soir. J'ai un mari. Il n'est pas parfait. Nous sommes toujours en froid depuis cette histoire où j'ai refusé de gager mes actions, mais notre couple vaut la peine d'être sauvé. J'aime ma fille avec une dévotion que seuls peuvent comprendre les orphelins, ceux qui n'ont jamais connu un père protecteur, une mère qui les attend à la sortie de l'école. Chaque fois que je pense à Rose, une bouffée de joie m'assaille à l'idée de lui offrir ce foyer que je n'ai jamais eu.

— On y va ? lance Sixtine à Anthony. Tu viens, Mathilde ?

— Je vous rejoins plus tard. Je vais voir où est Rose.

Les deux compères se dirigent vers les stands. Mon regard erre sur le paysage familier. Les émotions me submergent à nouveau. Le mois de mai était ma saison préférée quand je vivais à La Tuilerie. On pressent déjà l'été et ses longues journées paresseuses, les repas qu'on prend dans le jardin. L'air est immobile, chaud, mais sans excès. Sur la gauche, des sentiers de gravier bien ordonnés conduisent aux bureaux et à l'usine de Valentine cachés par les pins et les chênes verts. À droite, le parc naturel se déploie. C'est un paysage de garrigue, d'habitats rocheux, de muriers, d'oliviers et d'amandiers. Je distingue les maisons de Nadine et de ma mère, dissimulées derrière les cyprès. Celle qui se trouve sur les hauteurs, posée avec grâce comme une fleur exotique, est la demeure de Nanette. Sa façade rosée, son toit de tuiles du pays et ses encorbellements blancs aux fenêtres lui donnent un air de villa de la Riviera. La pureté de ses lignes reflète la personnalité de sa créatrice. La propriété est entourée d'un jardin paysager. Au-delà, des sentiers conduisent

aux collines boisées, courent dans la garrigue, ponctués de restanques et de bories.

Je tourne la tête pour ne plus regarder l'élégante villa qui domine la kermesse. Je cherche les manèges, là où doivent se trouver Mathieu et Rose. Ma fille est probablement en train de se gaver de barbe à papa. Je passe devant le premier stand, puis je n'y tiens plus. Comme la limaille est attirée vers l'aimant, je me retourne. Mes yeux suivent la ligne claire des sentiers qui sillonnent la colline, pénètrent dans l'ombre touffue des pins. D'un coup, je tourne le dos à la kermesse. Je marche vite, comme si j'avais peur que quelqu'un m'interpelle, m'arrête dans mon élan, me demande où je vais. Un pied devant l'autre, j'avance sans réfléchir. Une fois que les échos de la fête s'éloignent, je perçois le roucoulement des tourterelles nichées dans les chênes. J'avais oublié la douceur de leur chant d'amour. L'odeur de la résine m'assaille. Un arôme de confiture chauffée par le soleil monte des pins. C'est un parfum presque charnel. Ça sent le sirop et l'odeur sauvage des broussailles. Sous mes pas, les aiguilles de pin craquent. Au bout du raidillon, le ciel s'ouvre. La maison me nargue. Elle m'attend.